

à Paris, plus de 2.300 représentations. On a voulu faire de Hérold le plus grand musicien français de la 1^{re} moitié du 19^e siècle. Cela s'est écrit. Il y a là quelque exagération: Hérold fut un excellent musicien, un compositeur heureusement doué, gâté par son milieu, par les influences ambiantes, pourvu d'une esthétique un peu hésitante qui ne lui a pas permis de tirer de son très réel talent tout le parti possible. Il a laissé deux œuvres de valeur dont les qualités se sont trouvées assez fortes pour voiler les défauts très certains cependant.

(A suivre). H. WOOLLETT.

M. POINCARÉ

Nous avons un nouveau Président. Par le seul fait qu'il appartient à l'Académie française, le *Monde Musical* ne peut manquer de saluer M. Poincaré. Avec le monde entier, nous nous réjouissons d'avoir comme chef d'Etat un intellectuel et un lettré, dont la pensée est si nettement représentative de l'âme française.

L'élection de M. Poincaré a une autre signification: elle est le triomphe du talent et des hautes vertus civiques sur la médiocrité et la puissance de l'argent. On se demande comment il y a pu avoir compétition entre tant de mérites et tant de nullité pour la Présidence de la République française; comment Apollon et Minerve ont pu un instant redouter la coalition des larves de la politique.

Dans le nouveau Ministère, l'Instruction publique et les Beaux-Arts seront représentés par M. Steeg avec M. Léon Bérard maintenu au Sous-Secrétariat de ce dernier département.



Très absorbé par ses travaux et par une absence qui l'a retenu hors de Paris pendant plusieurs jours, M. A. Gedalge n'a pu nous remettre la suite de son article pour le présent numéro.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien excuser ce retard et d'attendre jusqu'au 15 février.

Nous devons également ajourner les comptes-rendus des brillants concerts de M. A. Sebald, de Mme B. M. Brasseur et de Mlle Lorrain. Ils paraîtront dans le prochain numéro, accompagnés des portraits de ces éminents artistes.

Nous sommes obligés aussi de remettre au prochain numéro les concerts de Mlle Veluard, et de la Société Haendel, les correspondances de Nancy, Tours, Angers, Troyes, Boston, Luxembourg, etc...

CHANGEMENT D'ADRESSE

Pour cause d'agrandissement, les Bureaux du Monde Musical sont transférés.

72, Rue de Miromesnil
PARIS (8^e)

« LA TERRE QUI MEURT »

THÉÂTRE DES ARTS DE ROUEN. — *La Terre qui meurt*, drame lyrique en 4 actes et 5 tableaux de René Bazin, musique de Marcel Bertrand (Enoch et Cie, éditeurs).

« La Terre qui meurt », c'est celle qui n'a plus de bras pour la fertiliser. Elle voit s'éloigner d'elle les « terriens », attirés, les uns par la ville, les autres par le mirage des pays lointains.

On sait avec quelle poésie et souvent avec quel lyrisme, M. René Bazin a traité cette question dans son célèbre roman. En le situant dans la Vendée, il a pu en même temps décrire les types, les mœurs, les jeux et les fêtes de ce pays, et y mêler une histoire très touchante de paysans.

M. Marcel Bertrand a fort bien compris que la *Terre qui meurt* contenait la genèse d'une œuvre théâtrale et les voix de la Terre, qui souffre d'être abandonnée et qui se réjouit d'être aimée, lui sont apparues comme de puissants leit motifs musicaux. L'essence même du roman permet à M. René Bazin de créer une action lyrique et il offrit en outre au musicien de nombreux épisodes dont la musique put tirer un excellent parti.

On sait que l'amour du sol natal est personnifié dans *La Terre qui meurt* par le vieux Lumineau, tandis que l'appât de la ville et des pays exotiques s'exerce sur ses fils, Pierre et François. Un autre fils — Mathurin —, devenu infirme à la suite d'un accident de labour, et qui, pour cela, ne trouve pas à se marier, représente la jalousie et la haine du bonheur d'autrui. Une autre physionomie, celle-ci auréolée d'un double et pur amour, est celle de la jeune fille, Rose-Marie. Elle est l'âme gardienne de la ferme de la Fromentière et elle aime en secret le valet Jean Nesmy qui, par son travail et sa bonté s'efforce de mériter la fille de son maître. Comme le père de Mireille, le vieux Lumineau refuse d'accorder la main de Rose-Marie à un simple valet et l'ayant surpris aux genoux de sa fille, il le chasse de la métairie. Mais les deux amoureux sont bien conseillés par la tante Michelonne, qui les engage à ne pas renoncer l'un à l'autre et à patienter. En effet, après le départ de ses deux fils vaillants, Lumineau rappelle Jean Nesmy à la Fromentière et lui accorde sa fille. Déjà Mathurin se croyait l'unique maître de la métairie et escomptait son prochain mariage avec la coquette du village pour laquelle il avait gardé un ardent désir, mais il se laisse imprudemment entraîner par elle, la nuit, sur l'étang et ce n'est plus que le corps d'un noyé que l'on ramène au vieux paysan.

Telle est la très rapide et sommaire esquisse de cet ouvrage assez beau par lui-même dans sa simplicité, pour n'avoir pas besoin de se terminer sur un cadavre. On peut même regretter que M. René Bazin n'ait pas accentué sa conclusion mo-

rale en laissant au fond du marais le mauvais fils et en finissant par le tranquille et grand spectacle de l'amour fidèle au sol natal. Du coup, l'œuvre eût acquis une forte et haute signification et se serait achevée en beauté, bien au-dessus des cadavres usagés qui servent de conclusion à tant de drames lyriques.

Il est à remarquer que tout en indiquant le fil de l'action, je n'en ai pas montré les points émouvants. Cela tient à ce qu'ils ne sont pas dans les faits extérieurs, mais dans la lutte intérieure des forces ennemies, et dans les alliances que cette lutte détermine.

Je n'en indiquerai qu'un seul, mais il suffira à montrer, je l'espère, que les vrais « coups de théâtre » ne sont pas dans le réalisme des faits excessifs, mais dans la révélation simple et dénuée de tout artifice scénique des grands foyers de l'âme humaine:

On vient d'annoncer au vieux paysan que son fils l'a quitté brusquement pour chercher fortune en Amérique. L'Amérique! C'est pour lui l'inconnu et il voudrait savoir où cela se trouve. « Marie-Rose, dit-il à sa fille, tu dois avoir des livres, où il y a des dessins des pays,.... tu sais bien. ». Et Marie-Rose apporte sa géographie d'écolière, qu'elle ouvre à la page voulue. Le père cherche du doigt, tâtonne sur le livre comme un aveugle et il laisse échapper cette phrase désespérée: « Je ne peux pas me figurer où il sera; mais je vois bien qu'il y a la mer et qu'il est perdu pour moi! ». Et, se retournant vers sa fille: « Marie-Rose, quand m'abandonneras-tu? ». Alors la noble fille, se dresse debout près de son père écrasé par le chagrin, et d'une voix où perce une ardente volonté, elle le rassure par ces simples mots: « Jamais! dit-elle. Je suis gardienne à présent de la maison malheureuse.... Je veille sur elle. Près de vous, mon devoir je le remplirai. Je resterai fille pour vous servir, vous aimer ».

Quel beau et puissant langage! Comme cela est direct; et comme cela en dit plus que toutes les périodes vides et déclamatoires de M. Henri Cain. Si l'on ajoute que le musicien a su rendre la grandeur de cette petite scène, en la laissant presque à nu, et en la traitant par une déclamation presque rectiligne et avec une grande sobriété dans l'accompagnement, on comprendra où sont les sources de la vraie et grande émotion lyrique.

.

La partition de *La Terre qui meurt* est extrêmement supérieure à celle de *Ghyslain* par laquelle M. Marcel Bertrand débuta au théâtre.

Chose curieuse, c'est son œuvre d'apprentissage qui fut représentée à l'Opéra-Comique et c'est son œuvre maîtresse qui est créée en province! On ne saurait trop féliciter M. Fermo, directeur du théâtre des Arts de Rouen, d'avoir fait cette création. Elle rachète et lui fait presque pardonner les productions de MM. I. de Lara et Nougues accueillies par lui

avec une trop constante complaisance.

M. Marcel Bertrand, résistant au courant actuel qui entraîne les jeunes compositeurs vers l'extrême complication ou vers la recherche du nouveau, a traité *La Terre qui meurt* avec beaucoup de simplicité. Il faut être très savant pour être simple et il faut être très inspiré pour ne pas se laisser entraîner par le mirage du nouveau. Ici le musicien n'a voulu procéder que du pays qu'il devait chanter. Il a épousé les grandes et calmes lignes de la Terre vendéenne et il a évoqué avec elle ses rustiques paysans. Il a rapporté de son excursion en Vendée une discrète, mais odorante moisson d'airs et de danses populaires et il les a coulés au bon endroit, sans les déformer par une harmonie contraire, au milieu de ses inspirations personnelles qui ne cessent d'être celles d'un véritable artiste et d'un sincère musicien.

L'œuvre de M. Marcel Bertrand *marque*, en ce sens qu'elle a su se libérer du joug qui oppresse et paralyse la plupart des jeunes compositeurs : celui de la quantité de notes et de timbres employés dans l'écriture musicale. Ouvrez sa partition à n'importe quelle page et vous verrez qu'elle n'emploie pas plus de notes qu'une partition de Mozart. Mais en revanche, et comme dans Mozart, bien qu'avec un esprit tout autre, il n'y a pas une note que l'on puisse retrancher sans démolir la phrase musicale.

Écoutez le délicieux air de Rose-Marie (qui figure dans notre supplément musical). D'une rare fraîcheur mélodique, son instrumentation ne comporte que trois flûtes et le quatuor à cordes : ce n'est rien, mais c'est exquis et l'on ne pouvait rien trouver de plus seyant.

Si l'on ajoute que la franche carrure des rythmes vient apporter son élément de clarté dans le contexte musical, on comprendra que cette partition respire un air sain, naturel et vigoureux qui nous remet des atmosphères étouffantes de tant d'œuvres modernes.

On pourrait s'arrêter à chaque page de *La Terre qui meurt* et je regrette que le manque de place ne me permette pas de le faire. Au moins faut-il signaler dans le prélude initial le beau thème de la terre qui souffre, qui reviendra maintes fois par la suite et l'amusant motif rythmique de « l'araudage » vendéen. Au 1^{er} acte, le chœur à 3 voix des paysans dans la coulisse « ohé! mes jolis bœufs » apporte sa note populaire et met en relief toute la scène entre le paysan et ses fils. Puis c'est le nocturne rendez-vous des deux amoureux, avec l'air que Rose-Marie doit bisser chaque soir et le tendre adieu avant la séparation. — Au début du second acte (1^{er} tableau), le ronron du rouet de la bonne tante Michelonne, qui se prolonge pendant une partie de la Scène avec la jeune fille, remplit des sentiments les plus affectueux, puis l'appel des cloches qui convie les jeunes filles à « l'assemblée ». — Au tableau suivant c'est la fête sur la place du petit village de Sallertaine.

On danse au son des violons et les chœurs entonnent le vieux refrain du pays : « Dans la Vendée, j'avons la plaine, landéri-la... ». Excités par la boisson, les fils de Lumineau ne cachent plus leur projet de départ et le tableau se termine un peu vite par un rappel du chœur dans le lointain. — Le 3^e acte est le plus émouvant : l'élément populaire y est encore resenti, au début, dans un air chanté par Mathurin « Je suis allé dans nos champs... » et plus loin par un chœur de conscrits. Mais la musique prend une grande allure dans le colloque entre Lumineau et son fils Pierre, puis une pathétique ampleur dans la scène si belle, si simple et si touchante entre Lumineau et sa fille, dont il fut déjà question plus haut. La fin de l'acte est occupée par Mathurin, dont Anne-Marie n'arrive pas à calmer la fureur jalouse, ni l'exaltation croissante.

Le 4^e et dernier acte est précédé d'un important prélude symphonique où l'on retrouve les thèmes représentatifs de la Terre, dans l'évocation pittoresque du marais vendéen. Le vol lourd des vanneaux, l'amour fatal de Mathurin et sa chute dans l'eau s'y détachent sur un fond très mouvementé et agité. L'acte se poursuit en une progression chaleureuse qui éclate quand on ramène le corps du noyé et que le vieux paysan s'agenouille devant lui.

.

Le travail intense auquel sont assujettis les théâtres de province ne leur laisse que fort peu de loisir pour pousser à fond les études d'une œuvre moderne. Pourtant l'interprétation de *La Terre qui meurt* à Rouen fut presque parfaite, sinon à la première représentation, où il y eut encore quelques flottements, du moins, à la troisième, à laquelle j'eus le plaisir d'assister. Deux artistes de Paris avaient été spécialement engagés pour les principaux rôles : Mlle Heilbronner de l'Opéra-Comique, qui fut une exquise et touchante Rose-Marie. On ne saurait chanter avec une plus jolie voix, ni tenir le rôle avec plus de simplicité et de naturel. De son côté, M. Sizes, délaissant pour un instant ses élèves du Conservatoire, a fait de Mathurin une belle création, par le geste, l'allure et l'autorité vocale. La troupe régulière de M. Fermo ne fut pas au-dessous des artistes de Paris, car elle comprenait M. Fontaine, qui sut plier son vibrant organe de fort ténor aux demi-teintes du rôle de Jean Nesmy; M. Baer supérieur et très artiste, avec une diction parfaite; MM. Valette, Grillières, Mme d'Oliveira excellente et très sympathique en tante Michelonne, Mmes Clauzet, Delaraz, etc.... M. Th. Mathieu est un bon chef; les chœurs sont très bons; quant à la mise en scène de M. Depère et aux décors de M. Rambert, je n'en puis faire meilleur éloge qu'en disant qu'ils n'ont rien à envier à ceux de l'Opéra-Comique.

Nous nous sentons si souvent en province à Paris, qu'il faut parfois aller en province pour se sentir à Paris.

A. MANGEOT.



M. Gunsbourg capitule. — Qui chantera « Kundry » à l'Opéra ?

Le « Monde Musical » du 15 Janvier a vigoureusement dénoncé « le Scandale de Monte-Carlo », ou, à proprement parler le scandale de M. Gunsbourg qui, au mépris de tous les droits, prétendait représenter *Parsifal*, avant que l'œuvre de Wagner ne fût tombée dans le domaine public.

L'Intendant des plaisirs de la Maison de Jeu de la Côte d'Azur a dû capituler. La double intervention de la Société des Auteurs et du Gouvernement allemand a contraint le Prince de Monaco à interdire les représentations annoncées, dont la première devait avoir lieu le 23 Janvier.

Pour donner une compensation aux nombreux étrangers qui s'étaient déjà rendus à Monte-Carlo, et qui menaçaient de poursuivre M. Gunsbourg en dommages-intérêts, on les a autorisés à assister à une répétition de travail, qui a eu lieu dimanche dernier.

Ainsi donc la première représentation de *Parsifal* en territoire français aura lieu à l'Opéra le 2 Janvier 1914.

Mais il est dans cette affaire une victime que nous ne pouvons oublier : c'est Mme Litvinne qui devait chanter le rôle de Kundry à Monte-Carlo.

Il ne peut plus être question maintenant, après son lamentable échec et sa défection dans *Fervaal*, de laisser ce rôle à Mlle Bréval qui devait le créer à Paris. Il faut qu'il revienne à Mme Litvinne.

M. Messenger est trop soucieux d'assurer à *Parsifal* une belle interprétation pour ne pas comprendre maintenant où est son devoir artistique. Ecartant toutes les mauvaises influences, il saura faire un choix digne de l'Opéra et du chef-d'œuvre de Wagner.

A. M.

Opéra. — Mlle Hatto dans « Fervaal ». — Mlle Bréval ayant dû décidément abandonner le rôle de Guilhen, pour lequel ses moyens actuels sont insuffisants, c'est Mlle Hatto qui a été chargée d'interpréter l'héroïne de M. Vincent d'Indy. L'auteur et les auditeurs ne peuvent que s'en féliciter. La voix de Mlle Hatto est claire, bien conduite; soutenue par une diction souple et nette, elle parvient à se faire entendre parmi un orchestre d'une densité parfois hostile. Son jeu est adroitement représentatif. Au 1^{er} acte, elle est l'amoureuse ardente, près de laquelle Fervaal oublie son serment, mais aussi la fille d'un chef autrefois redouté, la femme qui commande à des hommes et qui garde cette fierté de race et cet indomptable amour-propre jusque dans les désastres de la passion. Dans le dernier acte, Mlle Hatto a exprimé d'une façon très émouvante l'abaissement physique et moral auquel succom-